

Imitation et traduction d'Ovide par Roger de Rabutin, comte de Bussy

Pour moi qui estime infiniment Martial, Ovide, Catulle,
Tibulle et Properce, je les redresse, quand je les traduis,
aux endroits où je les trouve faux¹.

Les Remèdes contre l'Amour. Imitation d'Ovide, ainsi que la traduction de la seizième et de la dix-septième héroïde d'Ovide (notamment la *Lettre de Pâris à Hélène* et la *Réponse d'Hélène*) par Roger de Bussy-Rabutin furent publiées dans la Correspondance de celui-ci, en 1697². Les deux premiers des quatre volumes de cette première édition de sa correspondance contiennent l'échange de lettres avec sa cousine, Mme de Sévigné, qui était en effet sa correspondante privilégiée. Comme l'explique Roger Duchêne :

Il s'agit d'une édition dont les textes ont été profondément remaniés en vue de la publication, par Bussy puis par son éditeur. Aux textes originaux corrigés, expurgés et abrégés ont été ajoutés d'autres textes, artificiellement soudés aux premiers, lettres au roi, traductions de textes anciens, dont plusieurs textes épistolaires latins tirés des héroïdes d'Ovide et de la fameuse correspondance d'Héloïse et d'Abélard. Tels quels, ces textes constituent une œuvre littéraire savamment agencée, bien différente de ce qu'est la simple édition de la suite des lettres reçues et envoyées par Bussy. C'est une autre Mme de Sévigné que l'on y découvre, celle qu'ont connus ses premiers lecteurs, trente ans avant de connaître ses premières lettres à Mme de Grignan.³

Le statut littéraire de cette édition est un sujet qui mérite plus d'attention, non seulement du côté philologique⁴ (modifications du texte, évaluation de l'importance de cette correspondance dans la vie privée des correspondants et des intentions d'auteur) mais du point de vue de la lecture. Comment le lecteur conçoit-il la littérarité de cet ensemble de texte ? Cette édition peut-elle être lue comme un texte littéraire ? Quels en sont les leitmotivs et quels recours stylistiques et rhétoriques le lecteur y découvre-t-il ? Ces questions impliquent l'étude de l'agencement du texte : comment les insertions postérieures modifient le sens de la totalité des lettres, qu'apportent-elles à l'entité textuelle. Nous n'envisageons ici que l'examen d'une petite partie de ces questions en proposant pour sujet l'analyse des insertions les plus intéressantes : la traduction et l'imitation d'Ovide réalisées par Bussy.

Voyons en premier lieu à la question de l'insertion : pourquoi et comment ces traductions sont-elles insérées dans la correspondance ? Du point de vue de l'auteur et de son éditeur, nous pouvons supposer la volonté de bien marquer la qualité d'homme de lettres de Bussy-Rabutin. En comparant avec les insertions de lettres dans les *Mémoires* de Bussy, qui ont dans ce cas une

¹ *Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy, avec sa famille et ses amis* (1666-1693), Paris, L. Lalanne, 1858-59, vol. V., p. 597.

² *Lettres de Messire Roger de Rabutin, comte de Bussy, Lieutenant général des armées du Roi, et maître de camp Général de la Cavalerie française et étrangère*, Paris, Chez Florentin et Pierre Delaulne, 1697.

³ Dans l'introduction de la réédition la plus récente (version cédérom) de cette correspondance dans : Roger Duchêne, *Mon XVII^e siècle. de Mme de Sévigné à Marcel Proust*. Cédérom, Copyright 2001. Duchêne précise dans l'introduction : « Nous avons donné, dans une orthographe modernisée, le texte des deux volumes contenant la correspondance de Bussy et de Mme de Sévigné d'après l'édition originale de 1697 (achevé d'imprimer du 31 décembre 1696), qui fait partie de notre bibliothèque. »

⁴ Voir les notes de Roger Duchêne dans l'édition Pléiade (1996) de la *Correspondance* et ses articles sur ce sujet, ainsi : « Bussy et Mme de Sévigné : une vengeance posthume » dans Cédérom cité.

valeur documentaire, et donc sont censées prouver la véracité des faits racontés de manière subjective, l'insertion des travaux littéraires comme la traduction et l'imitation d'Ovide dans la *Correspondance* a peut-être pour but de nuancer le portrait de Bussy. Il est à remarquer, que toutes les deux insertions sont introduites par le mot *s'amuser*. Bussy souligne ainsi que la traduction et l'occupation d'homme de lettres est pour lui un amusement.

Du point de vue du lecteur de la *Correspondance*, ces deux insertions sont plus problématiques. La traduction des deux héroïdes est incluse dans la lettre de Bussy datant du 8 décembre 1671.⁵ Elle est introduite par ces mots :

Conclusion, Madame, nous fîmes bien tous deux notre devoir de vous louer ; et cependant nous ne pûmes jamais aller jusqu'à la flatterie. Je me suis *amusé* à traduire des épîtres d'Ovide. Je vous envoie celle de Pâris à Hélène et la réponse. Qu'en dites-vous ?

Elle n'en dit rien. Mais dans sa réponse⁶, elle donne la plume à Corbinelli, car l'éloge est certainement plus valable de la part d'un connaisseur de la littérature (ce qui serait vraisemblable, s'il ne s'agissait pas d'une phrase ajoutée postérieurement) :

Madame de S*** me charge de l'éloge de vos épîtres. En vérité, Monsieur, elles mériteraient qu'Ovide le fit lui-même, par reconnaissance de se voir si fort embelli.

C'est dans sa lettre datée de quelques années plus tôt⁷, que se trouve insérée *Les Remèdes contre l'Amour*. Voyons le texte de la lettre, la dernière phrase étant un ajout postérieur :

Ne trouvez-vous pas que c'est grand dommage que nous ayons été brouillés quelque temps ensemble, et que cependant il se soit perdu des folies que nous aurions relevées, et qui nous auraient réjouis. Car bien que nous ne soyons pas demeurés muets chacun de notre côté, il me semble que nous nous faisons valoir l'un l'autre, et que nous nous entredisons des choses que nous ne disons pas ailleurs. [Cependant je vous envoie une imitation des *Remèdes d'amour* d'Ovide, qui ne vous déplaira pas. Il faut bien *s'amuser*.]

Dans sa réponse, il n'y a nulle réaction de la part de Madame de Sévigné, elle, qui a l'habitude de réagir à chaque mot d'esprit de son cousin. Il est donc évident, que l'insertion est postérieure, mais il est surprenant qu'elle ne soit pas renforcée par quelques mots placés dans la lettre de madame de Sévigné. Le lecteur est donc involucré dans le jeu, il peut aisément concevoir qu'il ne s'agit pas d'une simple échange de lettres. L'effet de l'insertion est de faire comprendre au lecteur que c'est une œuvre littéraire qu'il a sous les yeux, et il peut apprécier en même temps la légèreté du ton, le naturel des œuvres insérées.

Toutefois, l'examen de cette question en régime auctoriale et lectoriale n'est pas aussi intéressant qu'en rapport avec la classification générique de la *Correspondance*. Nous assistons au XVII^e siècle à la transformation de la lettre privée : sous l'influence des conversations dans les salons, elle devient conversationnelle, badine ou galante selon le destinataire. Madame de Sévigné et son cousin Bussy avec le cercle de leurs correspondants – et la *Correspondance* de Bussy avec ses insertions – contribuent à la transformation de ce goût épistolaire. Comme nous essayerons de le démontrer par la suite, la traduction de ces deux épîtres d'Ovide et l'imitation des *Remèdes d'amour* sont adaptées par Bussy au goût épistolaire de son époque.

⁵ Dans ses *Mémoires*, il situe la date de cette traduction en 1664 (*Mém.*, II., Paris, Éd. Lalanne, Marpon et Flammarion, 1882, pp. 206-208).

⁶ À Paris, ce 16 mai 1672, Cédérom cité.

⁷ À Chausey, ce 7 septembre 1668, Cédérom cité.

La lettre de Pâris à Hélène et la Réponse d'Hélène

Dans le cas de ces deux héroïdes, il s'agit d'une traduction libre, comme le signale déjà la différence de l'étendue du texte et de sa traduction⁸. Avant d'en savourer les « belles infidélités »⁹, nous devons tout d'abord remarquer les fidélités de la traduction de Bussy. Déjà à première lecture, nous trouverons la traduction « admirable », pour utiliser un des qualificatifs favoris de la correspondante de Bussy, Madame de Sévigné. En effet, le texte a son élan, il entraîne le lecteur. Cette qualité du texte relève essentiellement de sa construction.

Le but de la lettre de Pâris est la séduction d'Hélène. Aveu d'amour, c'est un discours de rhéteur qui veut convaincre. La traduction suit la structure de l'argumentation de Pâris chez Ovide :

1. aveu (v. 1-16 / 1-34)¹⁰
2. Pâris révèle à Hélène la querelle des trois déesses et la promesse de Vénus en insérant cette histoire dans le récit bref de son propre passé. (v. 17-104 / 35-197)
3. Il raconte les préparatifs de son voyage, avec l'avertissement de Cassandre qu'il interprète comme signifiant le feu de son amour. (v. 105-126 / 198-209)
4. Il rappelle son arrivée : la vue d'Hélène redouble ses feux, il note la ressemblance d'Hélène à Vénus. (v. 127-148 / 210-250)
5. Il évoque le rapt d'Hélène par Thésée : il ne comprend pas comment Thésée a pu la rendre après l'avoir enlevée. (v. 149-162 / 251-263)
6. Pâris déclare sa constance et promet un amour éternel. (v. 163-172 / 264-272)
7. Il compare la Grèce à l'Empire de Troie, surtout du point de vue de la richesse. (v. 173-204 / 273-300)
8. Pâris se compare à Ménélas. (v. 205-214 / 301-310)

⁸ La lettre de Pâris, de 378 vers est traduit en 505, et la Réponse d'Hélène, de 270 vers est traduit en 326.

⁹ Le type de traduction baptisé « la belle infidèle » d'après le mot de Gilles Ménage (qui utilise cette métaphore pour la qualifier traduction du Lucien de Perrot d'Ablancourt) est un sujet amplement étudié. Les ouvrages fondamentaux sur cette question sont : Mounin, Georges, *Les belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 1955 ; Ballard, Michel, « Les "belles infidèles" et la naissance de la traductologie » in : *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Presses Universitaires de Lille, 1992 ; Zuber, Roger, *Les « belles infidèles » et la formation du goût classique*, Paris, Albin Michel, 1995 (1968). Pour notre étude, ce dernier est peut-être le plus intéressant. Bien que dans ce travail Zuber ne mentionne pas les traductions de Bussy, il observe de différentes traductions des épîtres d'Ovide, ainsi celles de Jean de Lingendes, du cardinal Du Perron, de Renouard, de Méziriac, de Guillaume Colletet et de La Brosse. Leurs traductions, parues entre 1615 et 1625 montrent la tendance de « virer à l'imitation ». Il est notable que La Brosse « s'applique à redresser la vraisemblance psychologique » et que « Lingendes prétend remettre de l'ordre dans les épîtres d'Ovide et même de les améliorer ». Ces remarques de Roger Zuber (*op. cit.*, p. 32-33) nous permettent de constater qu'avec sa traduction, Bussy suit cette même tendance.

¹⁰ Nous signalons entre parenthèses les vers correspondants à chaque partie du texte d'abord chez Ovide, puis dans la traduction de Bussy. Nous utiliserons l'abréviation BP pour nous référer à la traduction par Bussy de la Lettre de Paris à Hélène et BH pour la traduction de la réponse d'Hélène, les deux textes selon l'édition électronique citée. Pour le texte d'Ovide, notre édition de référence est : Ovide, *Héroïdes*, Texte établi par Henri Bonecque et traduit par Marcel Prévost, Paris, Les Belles Lettres, 1991. Dans la suite, nous utiliserons l'abréviation OP pour nous référer au texte original d'Ovide de la Lettre de Paris à Hélène et OH. pour la réponse d'Hélène, les deux textes selon cette édition. Pour le texte latin, nous citons également la traduction de Marcel Prévost de cette même édition.

9. Pâris décrit ses souffrances de voir Hélène avec Ménélas, et évoque les procédés auxquels il a eu recours pour signaler son amour, ce qui est une mise en pratique des conseils qu'Ovide donne aux amoureux dans *L'Art d'amour*. (v. 215-262 / 311-373)

10. Il exprime son désir qu'Hélène soit le prix d'un combat. (v. 263-270 / 374-378)

11. Il supplie Hélène de lui accorder ses faveurs, il demande de le recevoir dans son lit à fin de mieux s'expliquer. (v. 271-284 / 379-397)

12. Réflexions de Pâris sur la chasteté. (v. 285-298 / 398-413)

13. Il explique en détails les conditions favorables, notamment l'absence du mari. (v. 299-314 / 414-436)

14. Il répète sa demande et formule des promesses, il propose l'enlèvement feinte. (v. 315-340 / 437-478)

15. Considérations sur la possibilité de la guerre comme conséquence de l'enlèvement : il la juge peu probable, mais au cas échéant sûr de la victoire, essaye de rassurer Hélène. (v. 341-378 / 479-505)

La suite des arguments ne sera donc pas alternée, mais là déjà nous pouvons observer quelques « corrections » de Bussy. Ainsi par exemple dans le texte original la réflexion sur la fidélité conjugale (12) est certainement contradictoire. La difficulté consiste à vouloir convaincre Hélène d'être infidèle dans le présent, mais fidèle dans le futur. Bussy renonce à mentionner cette fidélité future, jugeant peut-être trop forts les arguments qui prouvent que la fidélité d'Hélène est quelque chose d'impossible : il fait allusion, suivant la version originale, à la naissance d'Hélène, et à son beau visage incompatible avec la chasteté. Ovide trouve une belle solution argumentaire peu convaincante peut-être pour notre traducteur : « Que moi seul je sois ta faute ! »

Bussy simplifie certains arguments, comme celui de la partie du texte (10) où Ovide cite maints exemples de combats dont une femme constituait le prix, Bussy se contente de remarquer :

Que n'êtes vous le prix d'un combat, belle Hélène !
Je ne serais pas trop en peine
De vous tenir bientôt entre mes bras :
Et pour le moins vous ne douteriez pas
Que je n'eusse pour vous tenté le sort des armes¹¹.

Malgré ces simplifications, la structure du texte reste intacte. C'est à base de cette structure argumentaire que Bussy réécrira le texte à son gré. Nous verrons ci-dessous les différences entre les deux textes qui semblent révéler sinon une conception voire théorie de la traduction, mais du moins une certaine logique assez conséquente. Bussy en est d'ailleurs conscient, il explique lui-même sa logique de traduction comme le prouve notre citation placée en exergue : « Pour moi qui estime infiniment Martial, Ovide, Catulle, Tibulle et Properce, je les redresse, quand je les traduis, aux endroits où je les trouve faux¹². » Voyons donc de plus près ces endroits ! Quelles

¹¹ BP, v. 374-378. cf. OP, v. 263-270.

¹² *Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy, avec sa famille et ses amis* (1666-1693), L. Lalanne, Paris, 1858-59, volume V., pp. 597-598.

en sont les faussetés et les moyens de Bussy pour y remédier ? La traduction de l'incipit du poème montre déjà une caractéristique importante de texte de Bussy.

Hanc tibi Priamides mitto, Ledaea salutem,
Quae tribui sola te mihi dante potest¹³.

Salut au chef-d'œuvre d'amour,
Hélène, cette seule belle :
Pâris lui donne le bonjour,
Qu'il ne peut recevoir que d'elle.

La première différence saute aux yeux: ni « fils de Priam », ni « fille de Lédé ». Au lieu de tout cela, Bussy fait aller Pâris droit à son propos, il appelle Hélène « chef-d'œuvre d'amour » et « seule belle », il la flatte. Les deux protagonistes, l'auteur fictif de cette lettre et son destinataire portent ici leurs propres noms, sans allusion à leurs parents. C'est comme si le traducteur voulait extraire un peu l'histoire de son contexte, du moins, dévaluer l'importance du contexte. Dans la suite, toute allusion à la généalogie est systématiquement supprimée par le traducteur, qui allège ainsi son texte, pourrait-on dire la modernise. Il l'adapte au goût de son temps : pour les lecteurs du temps d'Ovide les références mythologiques étaient certainement plus évidentes que pour ceux du XVII^e siècle, et même sans doute une exigence du genre. En effet, selon Pichon « Ovide veut amuser son public et sait bien que les gens cultivés reconnaîtront avec plaisir au passage les vers qui leur rappellent leurs lectures antérieures¹⁴. » Du fait que Bussy vise à la simplicité, nous pouvons conclure qu'il veut également plaire à son public et aussi l'amuser. Ce lectorat supposé (dames et gentilshommes de la Cour) n'est pas un public érudit, sauf exception¹⁵. Cela faisant, il adapte sa traduction à l'exigence du style naturel, qui ne supporte pas de tels fardeaux. Voyons encore quelques exemples de ses omissions méthodiques. Outre la généalogie des personnages et des déesses évoquées, ils manquent aussi les allusions géographiques du texte. Seuls les noms de lieux inévitables restent dans la traduction, il ne fait grâce qu'à Troie, la Grèce, l'Asie, Crète et Ida. Il supprime cependant des vers entiers, pour ne pas avoir à mentionner le lieu, ainsi : « *Hac duce Sigeo dubias a litore feci*¹⁶ », « *Taenaris est classi terra petita meae*¹⁷ » ou « *Ardua proceris spoliantur Gargara siluis*¹⁸ », ce dernier avec tout le passage qui suit, où il s'agit de la construction des navires, jugé certainement sujet trop technique et peu noble pour Bussy. Il supprime également les épithètes qui évoquent des lieux, (tout comme ceux qui ont à voir avec des liens de parenté), ainsi dans le cas du vers « *Applicor in terras, Oebali nimpha, tuas*¹⁹ » qui devient : « Je pars donc et bientôt j'aborde en votre port²⁰ ». À leur place, et partout où il juge nécessaire, il en invente de plus

¹³ OP, v. 1-2 : « Fils de Priam, je t'adresse, fille de Lédé, ce salut qui ne peut m'être accordé que si tu me le donnes. »

¹⁴ PICHON, René, *Histoire de la littérature latine*, Paris, Hachette, 1897, p. 413.

¹⁵ Sur la (non)-érudition de Madame de Sévigné, par exemple, voir : Duchêne, « Une grande dame et la rhétorique : Madame de Sévigné et le père Le Bossu », Cédérom cit2.

¹⁶ OP, v. 21 : « En me guidant du rivage de Sigée. »

¹⁷ OP, v. 30 : « La Ténarie est la terre où se dirigeait ma flotte. »

¹⁸ OP, v. 109 : « Le Gargare escarpé est dépouillé de ses hautes forêts. »

¹⁹ OP, v. 128 : « J'aborde sur ton territoire, nymphe Oebaldienne. »

²⁰ BP, v. 210.

contemporains, comme nous l'avons vu pour l'incipit. Un autre exemple typique : « Suivez-moi donc, belle Hélène, mon ange »²¹.

De ces modifications, il s'ensuit que le caractère des personnages se trouve également légèrement modifié. Si chez Bussy Pâris, galant, va dès le début droit au but, les détails de la traduction montrent que ce séducteur n'a pas le moindre doute d'être refusé.

Vous dirai-je la passion
Dont pour vous mon âme est éprise ?
Ou si mes seuls soupirs sans nulle expression,
Servant bien mon intention,
Vous l'ont assez apprise ?²²

Dans la version originale, Pâris est loin d'avouer que ses soupirs sont intentionnels, au contraire, il prétend vouloir les garder en secret. C'est bien-sûr une tournure rhétorique de dire le contraire de ce qu'il pense, car il est au début d'un aveu, mais chez Ovide la doute (feinte ou non) de se déclarer est bien là, et elle manque dans la traduction. Le passage suivant est encore plus évident à ce propos, c'est surtout l'ajout du dernier vers, qui n'a pas d'antécédent dans la version originale, qui nous montre combien le Pâris de Bussy est confident dans son propre entreprise.

Je goûte en secret du plaisir
Que vous ayez reçu ma lettre, et que je pense
Que cela tire à conséquence.
C'est à dire en deux mots que j'ai quelque espérance,
Que pleine de reconnaissance,
Vous contenterez mon désir ;
Et j'y vois beaucoup d'apparence²³.

De manière conséquente, Bussy supprime plusieurs allusions au mariage que Pâris proposerait à Hélène. Une fois seulement le mot « hymen » est présent dans le texte, alors que chez Ovide le mot « noces » est mentionné à plusieurs reprises. La promesse des liens sacrés, qui sera d'ailleurs répétée à la fin de la lettre de Pâris dans la version originale est une promesse d'amour éternel sous la plume de Pâris-Bussy, qui n'y reviendra plus à la fin du texte :

Tunc ego iurabo quaeuis tibi numina meque
Adstringam uerbis in sacra iura tuis
Tunc ego si non est fallax fiducia nostra,
Efficiam praesens ut mea regna petas.²⁴

²¹ BP, v. 299.

²² BP, v. 5-9. cf. OP, v. 3-5 : « *Eloquar an flammae non est opus indice notae / Et plus quam uellem iam meus exstat amor? / Ille quidem lateat malim, [...]* » ; (« Parlerai-je ou bien ma flamme connue n'a-t-elle pas besoin de déclaration, et plus que je ne le voudrais, mon amour s'est-il déjà montré? Qu'il demeure caché, je le préfère... »).

²³ BP, v. 28-34. cf. OP, v. 13-16 : « *Iamque illud gratum est, quod epistula nostra recepta / Spem facit hoc recipi me quoque posse modo. / Quae rata sit, nec te frustra promesit, opto, / Hoc mihi quae suasit, mater amoris, iter.* » (« Il m'est déjà précieux que ma lettre soit reçue : j'en tire l'espérance de pouvoir, moi aussi, être reçu de pareille manière ; qu'elle se réalise, je le souhaite, et que la mère de l'amour, conseillère de ce voyage ne t'aie pas promise en vain. »).

²⁴ OP, v. 321-324 : « Alors je jurerai par tous les dieux que tu voudras et dans les termes dictés par toi je m'engagerai à des liens sacrés. Alors, si ma confiance n'est pas trompeuse, une fois en ma présence, je te déciderai de venir dans mes États. »

Je jurerai dans ce temps-là,
Par tous les Dieux qu'il vous plaira,
De vous aimer toujours plus que ma propre vie.
Vous qui serez de mes transports ravie,
Me promettez à votre tour,
Que même votre dernier jour,
Ne sera pas celui de votre amour ;
Et dans cette ardeur sans seconde
Vous me suivrez par tout le monde²⁵.

Bussy utilise les clichés de l'amour galant, par exemple dans l'exclamation suivante : « Combien de soupirs et de larmes / Versais-je pour des yeux que je n'avais point vus !²⁶ » Bien entendu, Ovide ne parle ni de soupirs, ni de larmes : « *Ante tuos animo uidi quam lumine uultus ; / Prima fuit uultus nuntia fama tui.* »²⁷

La traduction de Bussy n'est pas exempte non plus des tournures précieuses, comme celle qui suit :

Peut-être que la modestie
Vous obligera de douter
Que vous avez été choisie
Par la fille de Jupiter²⁸

Parfois, Bussy veut combler ce qu'il considère comme des lacunes, ainsi le manque de certaines descriptions comme dans le cas de l'apparition des trois déesses :

Tresque simul diuae, Venus et cum Pallade Iuno,
Graminibus teneros imposuere pedes²⁹.

Il complète :

Junon avec son air grave et majestueux ;
Pallas, le sien audacieux ;
Et Vénus avec ses caresses³⁰.

De même que pour leur apparition, il ajoute certains détails à leur départ :

Suivit les autres deux, de qui la brusque absence
Me fit voir au travers d'un air d'indifférence
Qu'elles avaient fort affecté,
Un air chagrin et dépit³¹.

²⁵ BP, v. 453-460.

²⁶ BP, v. 55-56.

²⁷ OP, v. 37-38 : « Par l'esprit avant que par les yeux, j'ai vu ton visage ; de ce visage, la renommée fut la première à me parler. »

²⁸ BP, v. 59-60.

²⁹ OP, v. 65-66 : « Puis trois déesses en même temps, Vénus et Junon, avec Pallas, posèrent sur le gazon leurs pieds délicats. »

³⁰ BP, v. 120-123.

³¹ BP, v. 165-169. cf. OP., v. 87-88.

La plupart des ajouts de la traduction par rapport au texte original donnent l'impression que le traducteur laisse simplement courir sa plume. Il ne peut laisser échapper une seule occasion de faire admirer et louer la beauté féminine par son Pâris. En parlant de Vénus par exemple, il ne peut pas éviter de faire allusion à la beauté de ses yeux :

N'écoute pas ces bagatelles,
Me dit-elle, avec des yeux
Capables de gagner le plus juste des dieux.
Moi je te donnerai le miracle des belles (...) ³²

À partir des exemples ci-dessus, nous pouvons observer que pour cette traduction, Bussy ne prétend pas sortir de sa peau, bien au contraire, il fait du texte d'Ovide son propre texte et de Pâris un honnête homme du dix-septième. Cela faisant, il agit d'ailleurs en suivant l'exemple d'Ovide lui-même, car « Ovide voit le passé à travers le présent et lui en impose les couleurs. Il ne cesse pas de moderniser les âges primitifs, et cela sans effort, avec une sorte de naïveté involontaire. Les jeunes filles, ou jeunes femmes qu'il fait parler dans ses *Héroïdes*, sont toutes de grandes coquettes contemporaines d'Auguste... Au lieu de respecter l'Antiquité, il joue avec elle et n'en devise que le sourire sur les lèvres³³. »

Il reste à examiner pour le cas des deux héroïdes, comment Bussy s'en prend-il pour traduire la réponse d'Hélène. De manière étonnante, la traduction de la dix-septième Héroïde est plus fidèle. L'inconstance d'Hélène est exprimée autant dans la traduction que dans la version originale par une lettre qui commence par un *non* catégorique et qui termine par un consentement, et ici Bussy suit de plus près la formulation des arguments d'Hélène, qui va se convaincre de l'amour de Pâris. Bien-sûr, la *Lettre de Pâris* et la *Réponse d'Hélène* sont deux textes qui forment une unité très close, et le traducteur fait d'Hélène aussi bien sa contemporaine que de Pâris. De la même façon que dans la lettre de Pâris, il supprime les allusions savantes, essaye d'éviter certains noms propres et les allusions à la généalogie des personnages. Là encore, il n'hésite pas à utiliser le vocabulaire de son temps, et la différence entre la traduction et son original se manifeste surtout dans le *parler* d'Hélène. Contentons-nous de ne citer ici que quelques exemples :

Je vous avoue encore, sans en faire la fine,
Que je vous trouve beau, bien fait, de bonne mine, ³⁴

Toujours êtes-vous un flatteur³⁵

Et même jusqu'à ce jour
Que j'écris en galanterie,
C'est la seule fois de ma vie³⁶.

³² BP, v. 152-155, cf. OP, v. 83-87 : « *Dulce Venus risit : Ne te, Pari, munera tangant / Vtraque suspensit plena timoris, ait ; / Nos dabimus quod ames et puchrae filia Ledae / Ibit in amplexus pulchrior illa tuos.* » (« Vénus rit doucement : Pâris, que ces présents ne te touchent pas ! L'un et l'autre sont gros d'incertitude et de crainte. Moi, je te donnerai de quoi aimer, et la fille de la belle Léda, plus belle que sa mère, ira dans tes bras. »)

³³ PLESSIS, *La poésie latine*, p. 435.

³⁴ BH, v. 103-104.

³⁵ BH, v. 138.

³⁶ BH, v. 179-180.

Il faut sauver les apparences,
Et conserver les bienséances.
Si vous aimez tambour battant,
Il en saurait bientôt l'histoire,
Et, comme vous pouvez bien croire,
Il n'en serait pas fort content³⁷.

Il est peut-être superflu d'expliquer pourquoi ces passages sentent-elles tellement l'époque de Bussy : déjà, la seule présence des mots comme « bienséance », « flatteur » ou « l'indiquent » incontestablement. Encore un exemple de la contemporanéité de la traduction de Bussy : la promesse d'une vie agréable, il la traduit par l'expression « les jeux et les ris », or il n'y a rien de tel chez Ovide. Dans cette expression, qu'il répète d'ailleurs plus loin, nous pourrions voir une allusion aux divertissements mondains de la cour de Louis XIV.

Et déjà par des billets doux
Nous avons de l'intelligence.
Vous m'offrez des jeux et des ris³⁸.

En m'assurant que vous me ferez vivre
Dans un agréable pays,
Parmi les jeux et les ris³⁹

Il est intéressant d'observer qu'avec l'hésitation d'Hélène au début de sa lettre⁴⁰ nous sommes presque dans le registre des lettres insérées dans *L'Histoire Amoureuse des Gaules*. Citons-en un exemple :

Si il y a quelque chose qui empêche d'être cru quand vous parlez de vos amours, ce n'est pas qu'ils m'importent, c'est que vous en parlez trop bien. D'ordinaire, les grandes passions s'expliquent plus confusément, et il semble que vous écrivez comme un homme qui a bien de l'esprit, et qui n'est point amoureux, mais qui veut le faire croire : et puisqu'il ne me le semble pas, à moi, qui meurs d'envie que vous disiez vrai, jugez ce qu'il semblerait à d'autres à qui votre passion serait indifférente⁴¹.

Pendant dans sa traduction, il ne s'agit certainement pas de la satire du langage précieux, ni de la caricature de la société de son temps, comme il en est le cas dans *L'Histoire Amoureuse des Gaules*, ce roman « scandale » auquel il a dû ses années d'exil, son sort coïncidant ainsi avec celui de l'auteur des *Métamorphoses*.

À propos de préciosité, rappelons le commentaire d'un traducteur postérieur d'Ovide : « [...] Ce tour d'esprit [du poète Ovide] qu'on n'a peut-être pas assez remarqué, est un mélange de familiarité presque vulgaire et d'élégance presque précieuse. »⁴² Même s'il était tentant d'y voir

³⁷ BH, v. 199-204.

³⁸ BH, v. 241-243.

³⁹ BH, v. 267-269.

⁴⁰ Ainsi par exemple : « Ce n'est pas qu'au fond je m'irrite, / Car qui pourrait se fâcher d'être aimé ? / Pourvu que vous soyez charmé / Autant que vous le dites. / Je vous en fais un libre aveu, / J'en doute un peu. / Non pas que je me défie / De la force de ma beauté. / J'ai là-dessus un peu de vanité : / Mais c'est que la crédulité / Fort souvent nous préjudicie. » (BH, v. 46-56.)

⁴¹ Réponse de Mme d'Olonne à M. de Candale dans BUSSY-RABUTIN, *Histoire Amoureuse des Gaules*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967 (composé en 1660).

⁴² « Avertissement des éditeurs » dans Ovide, *Œuvres complètes* avec la traduction en français, Publiés sous la direction de M. Nissard, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1842.

plus qu'une coïncidence, nous devons constater que la raison de la préciosité de la traduction de Bussy n'est pas la volonté de reproduire cette « élégance presque précieuse » d'Ovide, sinon tout simplement, comme le remarque Yves Gandon à propos de Madame de Sévigné : « Il y avait de la préciosité dans l'air du temps. »⁴³

Nous avons vu que la construction de la traduction de Bussy est beaucoup moins serrée : le traducteur se donne le temps de s'attarder sur les sujets galants, alors qu'il supprime les phrases ou les parties du texte qu'il sent lourdes.

Cette légèreté se manifeste aussi dans la forme poétique. Bussy varie les vers octosyllabes avec des alexandrins, en n'hésitant pas d'utiliser des décasyllabes au cas échéant. Pour les rimes, c'est avec la même insouciance apparente que Bussy les utilise : croisées, embrassées ou plates, des rimes sont présentes dans tout le texte. Parfois, il y a toute une série de rimes plates, mais les séries binaires se prolongent en séries ternaires (ainsi « temps-là – plaira », « propre vie – ravie », « votre tour – votre dernier jour – votre amour »⁴⁴) ou même plus longuement (« avance – du plaisir – je pense – conséquence – espérance – reconnaissance – mon désir – apparence »⁴⁵).

Les rimes établissent, selon la versification classique, sinon une structure strophique régulière, du moins une certaine division du texte. Cette division coïncide dans la plupart des cas avec les limites de la phrase, ce qui renforce l'impression du naturel et le texte s'offre pour ainsi dire à être lue à haute voix. L'absence de régularité des vers ainsi que l'éventualité des rimes s'accorde bien avec l'exigence du style naturel correspondant au goût épistolaire de l'époque.

De ce naturel, on en parle généralement à propos des lettres de Madame de Sévigné :

Autrement dit, le style de Mme de Sévigné est un style naturel, et tous les critiques, depuis la première publication importante de ses lettres en 1726, ont multiplié les variations sur ce thème.⁴⁶

Cette évidence, c'est son cousin Bussy qui la formule le premier, dans une lettre de cette même Correspondance :

J'estime vos lettres, ma chère cousine, parce qu'elles sont naturelles, et non pas parce que je vous aime. Je les estimerais, quand ce serait Madame de G** qui les aurait écrites⁴⁷.

En effet, la modification la plus importante de Bussy, c'est que de l'« épître » d'Ovide, Bussy en fait une « lettre », selon sa pratique et ses normes. Nous pouvons y distinguer certaines caractéristiques des vraies lettres, notamment ce trait conversationnel, lié à l'exigence du naturel. Pour l'étude de la forme épistolaire, une des questions les plus fondamentales, c'est l'examen des débuts et des fins de lettres. Nous avons déjà parlé de l'incipit de la lettre de Pâris, le salut du galant homme qui fait son compliment à la belle dame. La fin de sa lettre n'est pas moins intéressante. Bussy supprime les six derniers vers du texte d'Ovide, qui termine la lettre de Pâris en bon rhéteur par le résumé de son dernier argument, par l'allusion aux événements

⁴³ GANDON, Yves, « Madame de Sévigné » dans *Du style classique*, Paris, Albin Michel, p. 196.

⁴⁴ v. 453-458.

⁴⁵ v. 27-34.

⁴⁶ GANDON, Yves, « Madame de Sévigné » dans *Du style classique*, Paris, Albin Michel, p. 199.

⁴⁷ À Chaseu, ce 22 mars 1678, Cédérom cité.

postérieurs, et par la répétition de sa demande et de sa promesse.⁴⁸ Dans la traduction de Bussy, la fin de la lettre de Pâris est inattendue, étant donné qu'en plein argument, il s'arrête, et le nom de Pâris y figure comme un soupir à la fin de l'exclamation finale :

Et quand il me pourrait égaler en adresse,
Il n'aurait pas Hector pour frère et pour appui,
Qui vaut lui seul toute la Grèce.
Ah ! vous ne savez pas le prix
De Pâris⁴⁹.

La traduction de la lettre d'Hélène suit l'original pour l'entrée en matière :

Après que j'ai bien eu la faiblesse de lire
Les sentiments de votre cœur,
Il ne me paraît pas que j'eusse grand honneur
À ne vous point écrire⁵⁰.

La fin est cependant un peu différente : en réponse aux louanges de Pâris, Hélène termine sa lettre par un compliment, en l'appelant « le plus beau des amants » dans la version de Bussy.

Voilà de la plupart de tous mes sentiments
Une espèce de manifeste.
Je suis lasse d'écrire au plus beau des amants.
Climène lui dira le reste⁵¹.

Les Remèdes contre l'Amour

Après avoir vu les modifications du texte des *Héroïdes* et les libertés de la traduction de Bussy, il convient de comparer traduction et imitation dans sa pratique. Dans les *Remèdes contre l'Amour* il s'agit d'une *Imitation d'Ovide* comme l'indique le sous-titre. Il y a comme une césure dans ce texte, et les deux parties du texte sont bien différentes du point de vue de la technique de traduction-imitation. La première partie⁵² est plutôt une traduction, qui ne diffère

⁴⁸ OH, v. 371-378 : « *Aut igitur nullo belli repetere tumultu, / Aut cedent Marti Dorica castra meo. / Nec tanem indigni pro tanta sumere ferrum / Coniuge ; certamen premia magna mouent. / Tu quoque, si de te totus contenderit orbis, / Nomen ab aeterna posteritate feres ; / Spe modo non timida dis hinc egressa secundis / Exige cum plena munera pacta fide.* »

⁴⁹ BP, v. 501-505. Cf. OP, v. 367-370 : « *Omnia si dederis, numquid dabis Hectora fratrem ? / Vnus est innumeris militis instar erit. / Quid ualeam nescis, et te mea robora fallunt ; / Ignoras cui sis nupta futura uiro.* » (« Dusses-tu lui donner tout, lui donneras-tu Hector pour frère ? À lui seul il sera l'égal d'innombrables soldats. Ce que je vaudrais, tu ne le sais pas et tu te trompes sur ma force : tu ignores à quel homme le mariage doit t'unir. »)

⁵⁰ BH, v. 1-2. cf. OH, v. 3-4, « *...Nunc oculos tua cum uiolarit epistula nostros / Non rescribendi gloria uisa leuis.* » (« ...Mais puisque ta lettre a violé mes yeux, ne pas répondre me semblerait une faible gloire. ») Il faut noter, suivant notre édition de référence, que les deux premiers vers ne nous ont pas été transmis, ce qui peut être la cause de cet effet d'« *in medias res* ».

⁵¹ BH, v. 323-326. cf. OH, v. 267-270 : « *Hactenus arcanum furtiuae conscia mentis / Littera iam lasso pollice sistat opus. / Cetera per soias Clymenen Aethramque loquamur, / Quae mihi sunt comites consiliumque duae.* » (« Qu'ici s'arrête une lettre, composée en secret, confidente de mes pensées furtives ; voici que mes doigts sont fatigués. Le reste, disons-le par Climène et par Aethra, mes compagnes, toutes deux ma société et mon conseil. »)

⁵² Jusqu'au vers 65. Nous utilisons la même édition électronique de la Correspondance (voir n. 3) pour le texte de Bussy *Remèdes contre l'Amour. Imitation d'Ovide.* (par la suite : BR) Notre source pour le texte original est l'édition bilingue avec la traduction de Charles Nisard dans : *Ovide, Oeuvres complètes avec la traduction en*

pas essentiellement quant à son degré de fidélité de la traduction des deux « héroïdes ». Dans cette première partie, le poète définit le but de son ouvrage. Bussy commence ainsi :

L'Amour n'eut pas lu le titre de cet ouvrage, qu'aussitôt alarmé,
Qui m'en veut, [dit-il] je le vois.
Quoi ! des remèdes contre moi !

Et Ovide :

Legerat hujus Amor titulum nomenque libelli :
Bella mihi, video, bella parantur, », ait⁵³

Le poème commence par un dialogue entre le poète et l'Amour (Cupidon) tournant au monologue du poète qui, après avoir convaincu l'Amour de la nécessité et de l'utilité de son œuvre⁵⁴ s'adresse ensuite à ses destinataires, les amants malheureux, en variant le même sujet : la présentation de son œuvre :

Venez donc, malheureux amants,
Qui souffrez cent mille tourments
Pour une insensible bergère
Ou pour une dame légère
Venez apprendre les moyens
De vous tirer de leurs liens.

Pour cette première partie, les observations faites sur la traduction des *Héroïdes* restent valables : Bussy essaye d'alléger son texte, évite ou abrège les allusions géographiques et mythologiques. Ainsi il n'énumère que trois exemples quand il s'agit de l'amour « mortel », et là encore, il se limite à la seule mention des cas⁵⁵, alors qu'Ovide en cite sept (celle de Philis, de Didon, de Philomèle, de Pasiphae, de Phèdre, d'Hélène et de Scylla) en rappelant l'histoire de chacune d'elles en quelques mots.

S'il y a tout de même une différence par rapport aux *Héroïdes*, c'est que Bussy utilise dans cette première partie du texte des vers en rimes plates de manière très disciplinée, qu'il entrecoupe avec des phrases en prose. Mêler vers et prose n'est cependant pas une pratique extraordinaire. Par exemple, la « lettre en vers semée » est à la mode au XVII^e siècle⁵⁶ et nous en trouvons maints exemples dans la *Correspondance* de Madame de Sévigné. Ce sont soit des citations exactes, soit des citations déformées, caricaturées ou adaptés à la situation épistolaire, comme dans l'exemple suivant cet alexandrin, qui rappelle un vers de La Fontaine (« Car que

français, publiés sous la direction de M. Nissard, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1842. Nous utiliserons l'abréviation OR pour nous référer au texte d'Ovide.

⁵³ OR, v. 1-2 : l'Amour venait de lire le titre de cet ouvrage : « C'est la guerre, je le vois, c'est la guerre » dit-il, qu'on me déclare.

⁵⁴ « Voilà comment je parlai à l'Amour, qui témoigna être satisfait de mes raisons, et en s'envolant me dit d'achever mon ouvrage. » BR, suivant le vers 51.

⁵⁵ « Si j'avais été du conseil de Philis, de Didon et de Médée, les infidélités de Démophon, d'Enée et de Jason ne les auraient pas portées aux extrémités où elles les portèrent. » BR, suivant le vers 65.

⁵⁶ HAROCHE-BOUZINAC, *L'épistolaire*, Hachette, 1995, p. 27.

faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ? »⁵⁷) dans la lettre de Madame de Sévigné à Madame de Grignan :

« Je m'en vais faire planter : Car que faire aux Rochers, à moins que l'on ne plante ? »⁵⁸

Il arrive aussi que l'auteur de la lettre tourne ses propres propos négligemment de la prose aux vers, ainsi encore Mme de Sévigné dans sa lettre du 29 décembre 1675 :

« Pour moi, je pense qu'il vaudrait mieux qu'on ordonnât que les choses demeurassent comme elles sont.

Mais, hélas ! dans ce monde où l'on fait ce qu'on peut,
Et ceci, comme nous, ma bonne, vous regarde,
Fait-on, je ne dis pas la moitié, Dieu m'en garde !
Mais fait-on seulement le quart de ce qu'on veut ? »

D'autres exemples où nos épistoliers font des réflexions sur le passage de la prose aux vers :

Paris est un désert ; et désert pour désert, j'aime beaucoup mieux celui de la forêt de... où je passerai l'été.
En attendant que nos Guerriers
Reviennent couverts de lauriers.
Voilà deux vers. Cependant je ne sais si je les savais déjà, ou si je les viens de faire. Comme la chose n'est pas d'une fort grande conséquence, je reprendrai le fil de ma prose⁵⁹.

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Je fais des vers aussi bien que vous, Madame : mais je suis assuré que je savais les miens, et je crois que vous avez fait les vôtres⁶⁰.

Dans la deuxième partie des *Remèdes* de Bussy (à partir du vers 66) le texte s'éloigne de l'original. Cette partie est introduite chez Ovide par la mention de son propre nom :

Naso legendus erat tunc, cum didictis amare ;
Idem nunc vobis, Naso legendus erit⁶¹.

Ovide invoque ensuite Apollon, puis se définit comme poète et médecin, ce qui correspond encore plus ou moins à la traduction de Bussy qui, après l'invocation d'« Apollon, Dieu des vers » définit l'énonciateur comme « Un homme de tout temps poète, / Et d'aujourd'hui seulement médecin⁶². » Mais Bussy ne fait figurer ni le nom d'Ovide, ni son propre nom. Il élude ainsi la question de l'identité de l'énonciateur, bien que la première personne du singulier,

⁵⁷ La Fontaine : *Le Lièvre et les grenouilles*, la ressemblance est notée dans l'Édition de la Pléiade (t. II, p. 169, n 2).

⁵⁸ Aux Rochers, mercredi 20 novembre 1675.

⁵⁹ De Madame de Sévigné à Bussy-Rabutin, À Paris, ce 20 mai 1667.

⁶⁰ De Bussy-Rabutin à Madame de Sévigné, À Bussy, ce 23 mai 1667.

⁶¹ OR, v. 71-72 : « Lorsque vous apprîtes à aimer, vous aviez dû lire Ovide, c'est encore Ovide qu'il vous faut lire aujourd'hui. »

⁶² BR, v. 70-71.

le « poète » signifie ici l'auteur du texte, l'imitateur d'Ovide. Puisque son texte n'est pas une « traduction », mais une « imitation » selon l'étiquette qu'il affiche dès le début, il est légitime qu'il prenne la place d'Ovide, mais le lecteur a l'impression qu'il s'identifie à celui-ci.

C'est ici que commencent chez Ovide les propositions de remèdes d'amour. Il attire d'abord l'attention sur le danger de tout retard pour prendre une décision, puis il parle du temps de la séparation qui, faisant l'oubli, est un des meilleurs remèdes. Il conseille le travail et l'occupation, le séjour à la campagne et les travaux champêtres, la chasse, la pêche, et seulement ensuite il recommande à l'amoureux de partir où que ce soit, pour guérir de son amour. Bussy ne retient que ce dernier conseil, textuellement il « saute » une grande partie du poème d'Ovide⁶³.

Pour le voyage à réaliser, Bussy transpose la situation dans le lieu et dans le temps : le nom de ses contemporains Voiture et Sarasin, et la capitale de la France figurent dans son texte. Il se soucie de la lecture du voyageur, et il impose quelques interdictions :

Lisez, non les romans de ces vieux Paladins. / Ils pourraient vous porter dommage. / C'est de l'amour l'apprentissage. / Les Voitures, les Sarrasins, / Ont encore pour vos maux un dangereux langage. / Lisez-moi seulement quelques moralités. / Informez-vous des raretés / Des lieux qui sont sur votre route. / Mais dans tous ces endroits divers / Je ne veux point que l'on écoute / Les histoires d'amour, ni qu'on fasse des vers⁶⁴.

Il imite dans ce passage Ovide, qui, vers la fin de son texte, établit également une liste de ses contemporains, et classe leurs œuvres en examinant s'ils sont salutaires à l'amoureux qui veut guérir de son amour⁶⁵.

Suivant les méditations sur le voyage, Bussy retient l'argument d'Ovide, qui réfute l'utilité des poisons et des tours de magie comme remèdes d'amour. Selon sa pratique, des exemples cités par Ovide, il n'en mentionne qu'un, celui de Médée. (« Car si cela se pouvait, / L'enchanteresse Médée / Aurait retenu Jason, / Ou de ses fers dégagée / Recouvré sa guérison⁶⁶. »)

De même qu'Ovide, Bussy continue par les conseils pour le cas où le voyage serait impossible. Bussy intercale dans cette partie du texte des confessions personnelles, le récit de sa propre mésaventure et déception amoureuse. Le remède principal consiste avant tout de chercher (voir exagérer et au besoin inventer) les défauts de la femme aimée. Quels sont ces défauts exécrables pour Bussy ?

Il considère comme tels les emportements dans le jeu (« Représentez-vous bien ses fureurs, ses boutades, / Ses emportements dans le jeu⁶⁷. » ; « Qu'elle est laide quand elle joue !⁶⁸ »), la rudesse et l'âpreté (« Songez bien aux brusques manières / Qu'elle avait même aux plus tendres moments⁶⁹ » ; « Que son humeur est aigre, et mal propre aux tendresses !⁷⁰ ») ou la fausseté et

⁶³ BR, v. 132-212.

⁶⁴ BR, v. 133-143.

⁶⁵ OR, v. 748-766.

⁶⁶ BR, v. 148-152.

⁶⁷ BR, v. 186-187.

⁶⁸ BR, v. 242.

⁶⁹ BR, v. 190-191.

⁷⁰ BR, v. 245.

l'hypocrisie (« Combien de fois manquant à la sincérité, / L'ingrate a feint quelque incommodité, / Pour s'exempter du soin de vous écrire⁷¹. » ; « Pour faire une infidélité / Se sert de l'hypocrisie⁷² »). Les dépenses de la femme, et son avarice peuvent à leur tour devenir exaspérants (« Remettez bien dans votre souvenir / Ce qu'elle coûte à votre bourse⁷³ » ; « Que son avarice incommode !⁷⁴ »).

Ce sont les défauts physiques qu'il convient d'exagérer selon Ovide, qui, après les avoir énumérés, laisse le lecteur à sa fantaisie.

Multa quidem ex illis pudor est mihi dicere ; sed tu
Ingenio verbis concipe plura meis⁷⁵.

C'est par les défauts physiques que Bussy terminera son texte, en introduisant la partie finale de celui-ci par une petite phrase explicative :

Mais pour revenir à vous, amants, je vous dirai que comme la perfection n'est jamais si fort au milieu, qu'elle n'approche plus ou de l'excès ou du défaut, vous pourrez ternir en quelque façon les bonnes qualités de votre maîtresse et les tirant du côté du mépris, tromper pour quelque temps votre amour et votre jugement.

La partie correspondante à la fin du texte de Bussy n'est guère qu'à la moitié du poème d'Ovide. Les sujets qui n'intéresseront plus notre « imitateur » sont un art poétique (qu'Ovide y insère à propos de la mention des jaloux de ses œuvres) et les remèdes suivants : quelques conseils pour se dégoûter de l'amour physique et du corps de la femme, la feinte de l'impassibilité, la possibilité de la guérison par la satiété. Ou encore le conseil d'avoir plusieurs amants, illustré par maints exemples historiques, d'avoir recours à ses amis, de ne point revoir la femme aimée ni ses proches, de ne pas la détester, mais simplement ne pas s'en occuper, d'éviter des aliments qui éveillent le désir, de s'abstenir du vin ou alors d'en boire avec excès.

Dans le cas des *Remèdes contre l'amour* l'imitation signifie donc une sélection du texte et une traduction libre des fragments choisis, et seulement ensuite, de manière valable pour une partie du texte seulement, devient-elle une adaptation de l'original à la situation de l'imitateur lui-même. La présence de l'expérience personnelle semble donc être la spécificité de l'imitation chez Bussy, si l'on compare ces deux textes. En ce qui concerne le genre, par opposition aux *Héroïdes*, il ne s'agit pas d'une lettre, sauf si l'on considère la situation de communication comme une lettre ouverte, dont les destinataires seraient les « malheureux amants ». Il est intéressant de voir que le genre d'héroïde peut être également conçu comme une « lettre ouverte ». Selon J. M. Frécaut, « un lecteur un peu malicieux a tendance à adapter l'attitude d'un juge ou d'un juré devant ces « lettres ouvertes » destinées à la postérité, au monde entier. »⁷⁶ Il ajoute : « C'est assurément par son langage et pas seulement dans le domaine de la galanterie, que l'héroïde ovidienne échappe le plus à l'atmosphère mythique et semble évoluer sur une scène moderne. Le poète élégiaque, au lieu de s'effacer derrière ses personnages et de

⁷¹ BR, v. 195-197.

⁷² BR, v. 25.

⁷³ BR, v. 203-204.

⁷⁴ BR, v. 249.

⁷⁵ OR, v. 359-360.

⁷⁶ FRECAUT, J. M., *L'esprit et l'humour chez Ovide*, Presses Universitaires de Grenoble, 1972, p. 194.

les laisser parler selon leur cœur, il leur prête complaisamment ses talents d'écrivain et son esprit. Le caractère fictif de la lettre permet à l'auteur de transformer le court monologue de la tragédie en un long monologue intérieur. »⁷⁷

En guise de conclusion, nous pouvons observer que pour Bussy, la différence entre traduction et imitation n'a rien à voir avec le degré de fidélité par rapport au texte original. Selon les conventions de son temps, il use librement des textes originaux, pour réaliser ses traductions belles et infidèles. L'imitation, dans sa pratique, ne diffère essentiellement de sa méthode de traduction que par l'inclusion de l'expérience personnelle. Nous pouvons conclure que dans le cas de sa traduction des deux héroïdes, aussi bien que pour son imitation des *Remèdes d'Amour*, Bussy – comme Ovide – prête également ses talents d'écrivain et son esprit à ses personnages fictifs, mais il transforme leur long monologue intérieur en une longue lettre « à sa façon ».

ÁGNES PÁL

⁷⁷ *Ibid.*, p. 199.